

Le Galepin

- ROUGE -

n°20 - 1^{er} juin 2019



Édith Piaf – dessin Pauline Sciôt

sommaire du n°20

CETTE PHOTO-CI

. *La rodomontada* 2

CE LIVRE-CI

. *Je veux rentrer chez moi*, D.Fabre 3

JEUNESSE

. *Dans le jardin*, I.Penazzi 4

. *C'est quoi la mort?*, M.Piquemal, T.Baas 5

. *Des feuilles et des branches*, J.Billet, M.Ficus 6

ROMAN ADOS

. *Un si petit oiseau*, M.Pavlenko 7

ROMAN

. *L'autre côté*, L.Henry 8

BIOGRAPHIE

. *Édith Piaf, un hymne à l'amour*, R.David, P.Sciot 9

B.D.

. *Le tour de valse*, R.Pellejero, D.Lapière 10

POÉSIE

. Walt Whitman 12

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

. *Aujourd'hui : les bepackers* 14

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *La chasse spirituelle* 15

HUMEUR

. *La politique, un sport pas si particulier* 16

CETTE PHOTO-CI



La rodomontada

J'aime le foot. Quand je me demande où en est notre société, je me regarde un match de Ligue des Champions. Ça me rassure : Marx ne s'était pas trompé dans ses analyses. On en est bien toujours "là"... Et cette année on a été gâtés par toutes ces "remontadas". Le terme a été inventé en 2017. Le PSG gagne 4-0 à l'aller! Inouï! L'entraîneur Unai Emery est alors un dieu. Quinze jours plus tard Lionel Messi et ses coéquipiers de Barcelone réalisent l'exploit absolu : 6-1, dont trois buts dans les dernières minutes. Emery et le PSG sont la risée de l'Europe. Ils récidivent cette année, avec Tuchel dans le rôle de l'entraîneur : ils gagnent 2-0 à Manchester United et s'inclinent 0-3 à Paris! C'est un cataclysme. Et ça continue : les Néerlandais de l'Ajax, battus chez eux, vont éliminer la Juve à Turin puis le Real à Madrid. Un summum : le Liverpool de Klopp est battu 0-3 au Barça mais, au retour, c'est bien le club de Messi qui est éliminé 4-0!

La remontada ne peut que se constater : c'est bien a posteriori que les résultats se jugent. Mais annoncer à l'avance que l'on va faire tomber les montagnes, que l'on va réaliser l'impossible, cela aussi a un nom et, voyez l'ironie de la linguistique, un nom très proche : la "rodomontada". Le maître de la chose est Raymond Domenech, oui, celui qui fut sélectionneur national de 2004 à 2010. Classé "plus mauvais sélectionneur de l'Euro 2008" (par The Times), il va mener l'équipe à son pire fiasco lors de la Coupe du Monde 2010. Eh bien il fait toujours preuve de la même insolence, il sait tout, y compris (sur la chaîne L'Équipe) que jamais Liverpool ne pourra remonter trois buts au Barça! Une attitude largement partagée par les grosses têtes du foot français que le titre mondial de l'an dernier a dangereusement fait enfler. Les prétentions de ces gentils garçons n'ont pas de borne : Griezmann livre ses états d'âme de midinette entre deux conquêtes, Pogba fait grimper le curseur financier avec une démesure qui n'a d'égal que son ego, même M'Bappé s'y met, lui dont la presse spécialisée a dit trop vite qu'il était un génie.

Vous savez quoi? Un bon coup de pied au cul leur remettrait les pieds sur terre. Aux dribbleurs et aux journalistes.

Roger Wallet ♦

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Mario Lucas, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Michel Deshayes, Aude France, Anaïs Labbaye,

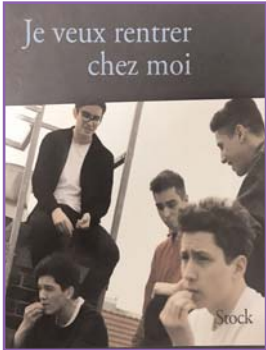
Rémi Lehallier, Yves Potoski, Sylvie Van Praët

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

DOMINIQUE FABRE

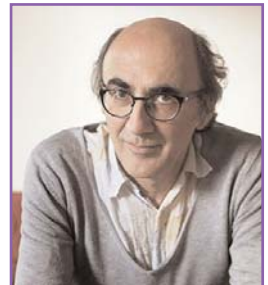


PORTRAIT
D'UNE
GÉNÉRATION
AU CŒUR
GROS
COMME ÇA

Une fois de plus, c'est l'écriture qui nous rive à la page, qui nous abstrait de l'environnement et nous garde dans la lecture. Car l'histoire est sans rebondissement, sans artifice narratif. Dès le départ on en sait suffisamment sur Richard pour l'inventer: la génération alcool tabac drogue. Drogue surtout en ce qui le concerne. Et le voilà, à 55 ans, sur un lit d'hôpital à Saint-Mandé, répétant inlassablement "Je veux rentrer chez moi" et perdant peu à peu sa mobilité, le délié des gestes et de la parole, puis son regard même qui erre vers le plafond. Ils ne se sont jamais tout à fait quittés, Richard, le narrateur et la bande du lycée mais "la maladie a fait son sale boulot". De la bande il était le plus beau, celui qui captait les filles, le plus flambeur aussi bien sûr. L'auteur nous raconte tout ça pêle-mêle (un pêle-mêle soigneusement organisé) comme si nous aussi nous faisons partie de la bande, il nous prend dans sa connivence. On se laisse embarquer, on accepte de ne pas bien savoir où l'on est, à Saint-Mandé ou avant, en banlieue? À un moment il la nomme: Clichy, mais qu'importe? Il nomme des femmes qui ont compté pour lui, Florence (sa première épouse), Pauline (sa fille)..., il s'émeut des visites qu'il lui rend à l'hôpital parce que "Il était le petit dernier. Il était notre petit frère. Il était beaucoup de choses ensemble pour nous, pour moi." L'écriture restitue le bordel que ça fait dans la tête quand on a peur qu'advienne ce dont le nom était jusqu'alors si abstrait quand bien même on l'a touchée du doigt, la mort, mais dans l'ordre des choses, pour les parents et tout à coup on craint qu'elle advienne pour de bon puis on le pressent et on finit

par le savoir que cette fois il n'y aura pas d'échappatoire parce qu'il est allé trop loin, Richard, et que tout ça se paie un jour ou l'autre, la certitude tient en six mots, Cette fois-ci il va mourir. Il est trop faible pour être transporté à Paris, alors il faudra continuer à prendre le train à Saint-Lazare puis le tramway, à flirter avec la ligne de démarcation invisible entre les vivants et les en survie avec des évidences qui vous cinglent le visage, "Être en vie sur le terre-plein de la gare". Et l'envie juste de vous donner à entendre la voix de Dominique Fabre qui est vraiment une belle voix, elle palpite un peu à la Morgiève (Richard Morgiève...): "Il me faisait rêver. Il nous faisait rêver. Il était notre ami, je ne pouvais imaginer ce que serait la vie, mais elle ressemblait parfois au regard de Richard lorsqu'il rentrerait de ses excursions... [...] Sur ces photos il y a Éric, Denis, Nico, Clothilde et Nathalie, ce peut être chez les parents d'Éric à Maisons-Laffitte, je ne suis pas sûr du tout, et je ne veux pas enquêter sur rien. Il regarde vers celle qui le photographie. Son sourire est ravageur. C'est à une fille qu'il continuera de sourire, jusqu'à ce que tous les albums soient refermés pour toujours. Il est près d'un cours d'eau, à regarder l'eau qui coule en fumant un pétard. On avait une petite rivière là-bas. On a tous une rivière quelque part, dès qu'on se souvient. Il y a toujours eu des rivières dans nos vies. Une porte qui se ferme. Un paquet de cigarettes sur une table de nuit. Un livre de poche acheté sans doute chez Gibert [...]. Mais il n'y aura plus jamais lui. Pour pas mal d'entre nous, personne ne l'avait jamais remplacé depuis notre adolescence. Il était notre ami. J'ai voulu raconter ça pour nous, parce qu'il ne sert à rien de vivre si on n'a pas d'amis." Fin du livre page 153...

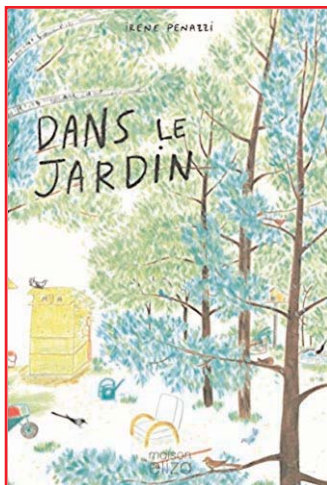
Aulde France ♦



Je veux rentrer chez moi, Dominique Fabre, Stock, 2019. 142p.

IRENE PENAZZI

«DANS LE JARDIN»



Un album sans texte. Avec des histoires à inventer à chaque page. Le graphisme est simple – un trait au crayon de couleur pour cerner les silhouettes – et délicieusement frais et gai. Pas des dessins d'enfants mais la même poésie d'emblée livrée. Sans didactisme, sans morale

mais tout est là de ce qu'un jardin fait entrer dans la vie des enfants. Sauf le jardinage, sauf la culture. On est dans les jeux du frère et des deux sœurs.

Le livre se déroule selon le fil des saisons, du printemps à l'hiver. D'abord on s'installe, rateau, fauteuil et ballon; un chat, des oiseaux. Et puis c'est le grand déballage, on tend des draps, on apporte baignoire et tapis, on installe un coin cuisine, on donne à manger aux poules et aux lapins, on pense à arroser. Sur sa branche, un écureuil surveille les opérations. Il pleut, on se met à l'abri sous les draps et l'on bouquine, une



grenouille observe un filet d'eau. Les cerises grossissent. On invite les amis pour un anniversaire. On a bricolé des balançoires. Plus tard on ramasse les feuilles mortes, on fait un feu de camp.

Bientôt viendra le moment de déménager. De la fenêtre on surveillera le jardin...



C'est tout simple. C'est tendre, c'est beau. Léger.



Dans le jardin, Irene Penazzi,
Maison Eliza, 2018, 46p.,
format 23x31,5.



«C'EST QUOI, LA MORT?»



“Quand Piccolo revient de l'école, sa petite chatte Bergamote ne pointe pas le bout de son nez. Elle est allongée sur le lit, immobile, et Piccolo prend peur: – Maman, Maman... Bergamote est morte! Bergamote n'est pas morte, elle est juste patraque. Mais c'est l'occasion pour Piccolo de poser les questions qui lui trottent dans la tête, et pour sa maman de lui parler délicatement de la mort... En fin d'ouvrage, «l'atelier philo de Piccolo» aborde différemment certaines interrogations soulevées par l'histoire et permet des échanges en famille. Dès 5 ans.” (Librairie Autrement)

Je me souviens d'un jour où j'étais inspectée. J'avais un cours préparatoire et l'inspectrice avait demandé à me voir dans une leçon de lecture. Nous en étions au son “ch” et j'avais prévu de jouer du mot “chat” mais ne pouvait recourir ni à “chaton” ni à “chatouille” ni à “chien” dont les diphtongues étaient encore inconnues. Ni “chapeau”. Mais “chocolat” oui. Mon chat s'appellerait donc Chocolat.

Les enfants s'installent, “Bonjour maîtresse!” et tout de suite je repère que Sacha n'est pas dans son assiette. Il a les cheveux en bataille et il a des larmes dans les yeux. “Qu'est-ce qui se passe, Sacha? C'est quoi, ce gros chagrin?” Il éclate en sanglots et commence à raconter que la veille au soir, quand il est rentré, son

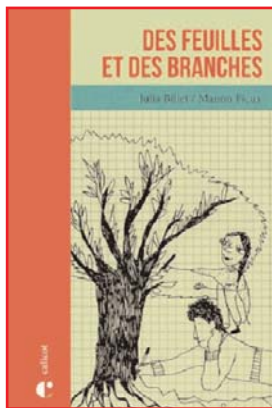
chat n'est pas venu se frotter dans ses jambes en ronronnant comme il fait toujours d'habitude. Ils jouent ensemble et il lui fait des câlins. Mais hier, il n'était pas là. Il a couru à sa chambre et il l'a trouvé au bout du lit. Il n'a pas bougé. Alors il a compris qu'il était mort. Il s'est mis à hurler, il a couru jusqu'à sa maman qui l'a consolé.

Enzo, son voisin de table, lui a fait un bisou sur la joue. Et il a dit que nous aussi un jour nous mourrions. La discussion était lancée. David a dit que ce n'était pas grave et qu'il y avait le paradis. À quoi Simon a répondu que ses parents ne croyaient pas au paradis... Une heure on a parlé de ça. À la fin Sacha a dit “C'est pour ça que quand je serai grand je serai pompier, pour sauver les gens.” Puis j'ai écrit au tableau “Le chat de Sacha”. Et j'ai fait ma leçon.

Anaïs Labbaye ♦



« DES FEUILLES ET DES BRANCHES »



Pas une page où l'âme ne frissonne!

Une sorte de journal intime d'ado à deux voix. Illana est ce qu'on appelle une autiste. Elle a 14 ans, c'est "une taiseuse qui perd les pédales quand elle doit dire quelque chose avec les mots": elle a l'âme d'un arbre (*illana* en hébreu).

Sa grande chance est que ses parents l'aiment et la comprennent, et qu'elle ait rencontré Irène, "la reine des psychologues". Irène lit tout en elle, elle l'accompagne à chaque étape de sa vie et celle qu'elle va avoir à franchir est décisive. Elle est au collège, dans une classe spéciale dont l'enseignant "est un homme qui devine les bruits. Quand il lui tend les mots, elle parvient à les attraper sans se cogner."



la ville où il vivait heureux avec ses parents et son petit frère avant que la bombe n'ensevelisse tout. Sauf lui...



Talha non plus n'a pas les mots du français, c'est ce qui va les rapprocher. Car Talha (*arbre* en arabe) a souvent recours au dessin pour s'exprimer. Un jour...



Sur le chemin du retour, Illana l'emmène dans le parc et elle a l'idée d'ouvrir un petit cahier à feuilles quadrillées pour dessiner avec lui. Talha dessine la violence du plus-rien, la fuite avec Rachid qui l'emmène comme un de ses enfants, la désespérance absolue des camps... Il dessine aussi les iniquités qu'il subit en France de la part de l'administration (eh oui, Monsieur le ministre de l'Intérieur!) et le foyer où il finit par atterrir. Illana ne sait pas mettre de mots sur ce qui est né en elle mais Irène le lui dira: "Tu es amoureuse!"

Les courts chapitres Illana/Talha alternent. Les voix des deux adolescents sont parfaitement tenues et maîtrisées. Ni didactisme ni ton moralisateur, les faits sont simplement livrés.

Ce petit livre ne paie pas de mine mais il est l'un des plus forts et des plus réussis que j'aie lus. Il emporte l'âme par sa simplicité et la rigueur de son écriture. Je n'avais jamais lu un ouvrage des éditions Calicot. Je vais réparer cet oubli...

Anais Labbaye ♦



Des feuilles et des branches, Julia Billet & Manon Ficus, Le Calicot, 2018, 152p. format 12x18.

MARIE PAVLENKO

« UN SI PETIT OISEAU »



Marie Pavlenko est aussi l'auteure d'une trilogie fantastique intitulée "Le livre de Saskia", et plus récemment de "Je suis ton soleil".

Abigail a dix-neuf ans. Elle est belle et amoureuse. Et c'est l'accident de voiture, dont elle ressort "manchote, handicapée, amputée".

Des parents entièrement dévoués, une sœur adolescente furieuse d'être délaissée et une tante en mal d'amour entourent ce personnage puissant, enragé parfois.

Entièrement centré sur elle, le roman nous entraîne dans ses hauts et ses bas, ses enthousiasmes et ses découragements, ses espoirs et ses hontes.

Elle souffre de ce membre absent qui la déséquilibre, elle souffre de ne plus oser montrer ce corps mutilé, du regard apitoyé des passants, jusqu'à sa rencontre avec un ami d'enfance, Aurèle, cet écolier différent qu'elle

avait oublié. Au parc où il l'entraîne il va lui apprendre les chants et les noms d'oiseaux. Aurèle, chez qui elle devine aussi une blessure, l'entraîne dans une virée en montagne avec d'autres amis, "une équipe de bras cassés" dira-t-elle.

Elle y retrouve les rires, la vie tout simplement, à épier les oiseaux, leurs vols, leurs couleurs.

Entre son journal et quelques retours en arrière où elle revit son amour pour le beau Thomas, le récit ne la lâche pas. Le lecteur doit patiemment construire avec elle cette nouvelle vie avec ses moments de désespoir et ses éclats de rire. L'amitié grandissante d'Abigail et Aurèle illumine ce roman. Pour lui, elle surmontera les derniers obstacles, affrontera ses terreurs.

L'humour n'est jamais absent non plus: le père "qui blague parce qu'il ne veut pas pleurer" et la tante qui "recherche l'homme parfait" sont les augustes de ce drame.

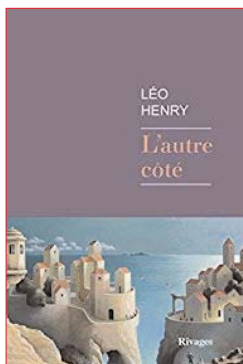
Un très beau roman sur l'amitié, le handicap et la famille.

Sylvie VAN PRAËT ♦

Un si petit oiseau, Marie Pavlenko, Flammarion, 2019.



LÉO HENRY

UN SCÉNARIO
FOURRE-TOUT

Un auteur “de fantasy et de science-fiction, scénariste de bandes dessinées et de jeux de rôles” dit sa notice wikipédia. C’est en effet bien expliquer les réticences que j’ai à l’égard de ce texte. Si la scénarisation est “fantaisiste”, elle manque de rigueur. Les personnages ne sont que dans ce qu’ils font mais leur être profond est

absent. Bon, une telle formulation est excessive car le récit des épreuves que traverse Rostam est souvent d’un réalisme fort qui ne laisse pas indifférent. Mais surtout parce que l’on met, sous les noms fictifs, des réalités actuelles et ce sont elles qui nous touchent.

Je m’explique. J’ai lu sur internet que l’action pourrait se situer en Ouzbékistan, autant dire dans un pays largement mythique et totalement absent de notre imaginaire culturel. L’auteur choisit le nom de Kok Tepa pour désigner la ville sainte et très ancienne “*en forme de cône*” pour y situer le début du périple de Rostam. Il décrit longuement l’architecture très particulière de cette ville et le système de castes qui préside à son organisation sociale. Il décrit même une cérémonie religieuse des “Moines” qui la dirigent dans une autocratie absolue. Or, par la suite, il n’y reviendra absolument pas. De plus, lorsque Rostam quitte la ville avec femme et enfant, c’est dans une semi-clandestinité presque tranquille.

Autre exemple de cette absence de rigueur : une terrible contagion (un genre de peste noire) se répand dans Kok Tepa. Le jour où la femme de Rostam se rend compte que leur fille en présente un premier symptôme, elle décide son mari à fuir. Un peu plus tard dans l’histoire, des signes inquiétants montrent que la

maladie progresse. Et pourtant, encore plus loin dans le scénario, on apprend que la fillette y aurait échappé ! Trois lignes suffisent à le dire : la SF a bon dos !

Au tout début on pense que l’histoire se déroule à une époque lointaine ou dans une de ces “villes invisibles” qu’a décrites Calvino. Mais non : la réalité des équipements de communication nous fait comprendre que c’est aujourd’hui. Dès lors le scénario d’une fuite, des passeurs, des camps, des mercenaires appelle inévitablement une proximité avec la guerre de Syrie. Il n’en est rien. S’il s’agit d’un conte moderne, pourquoi tant insister sur une Kok Tepa genre cité antique ? Et pourquoi ne pas actualiser les lieux ? Très vite on renonce à comprendre. On est pris dans un flot d’actions qui s’apparente en effet aux jeux de rôles dont sont si friands nos ados sur leurs tablettes. Rostam s’évade-t-il du camp de travail où il est détenu ? Il vole une voiture. Il a un accident. Il se cache dans une péniche. Il en sort la nuit et où tombe-t-il ? Dans un rade où la patronne lui montre un dessin de lui réalisé par sa fille ! Un peu facile, non, le genre “fantasy” ?...

Le texte est écrit au présent, plus participatif pour le lecteur, et cela fonctionne plutôt bien. “*Une lumière l’aveugle. Un homme aboie quelque chose. Il ne comprend qu’un seul mot, vite. Vite. Rostam écarte ses bras, lève ses mains vers le ciel. Türabeg [sa fille] hurle à son tour, brièvement...*” Le rythme de la phrase est bon mais la limite littéraire est d’écrire “*ses bras, ses mains*” là où “*les bras, les mains*” seraient beaucoup plus légers : quels bras voudriez-vous que Rostam écarte, si ce n’est les siens ? Je dirais que l’auteur n’est pas assez concentré sur son écriture et trop sur les péripéties de son scénario.

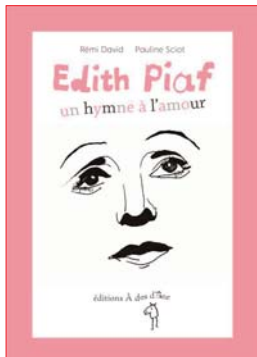
Aulde France ♦



L'autre côté, Léo Henry, Rivages, 2019. 110p.

R.DAVID - P.SCIOT

UNE VIE
COMME UNE CHANSON



Un écrivain mène un atelier dans un collège caennais, en lien avec le festival du livre qui se tient dans cette ville. Il propose aux 27 élèves de 3^e d'écrire une biographie de Piaf dans le cadre d'une édition à laquelle il a déjà collaboré. Gros travail de documentation, d'écoute,

on visionne le film "La môme" de Dahan. Travail en groupes à partir d'un découpage chronologique. Bien sûr l'écrivain organise, conseille, suggère, corrige...

Le résultat est bluffant. 40 petites pages dans un tout petit format (un quart de A4), et tout de même 13000 signes. Les épisodes marquants de la vie de Piaf sont présents et le ton n'est jamais celui du sensationnel, façon magazine. Tenez, la mort de Cerdan :

– *Bonsoir, mesdames et messieurs, ici le capitaine de la ligne Air France Paris–New York. Notre arrivée est prévue pour trois heures du matin, il est actuellement minuit. Nous nous approchons de l'île de São Miguel.*

Ce sont peut-être là les derniers mots que le boxeur, surnommé le Bombardier marocain, ait jamais entendus.

Toc! Toc! La porte de la chambre d'Édith s'ouvre en grinçant. Une silhouette s'avance. Édith se précipite dans les bras de l'homme aimé. Mais, à sa grande surprise, c'est son imprésario. Marcel est mort [...]

Côté informations, je lis des détails que j'ignorais. Le nom de sa mère (Annetta Maillard), de sa



grand-mère Aïcha, "dresseuse de puces"; des noms médicaux précis ("kératite aiguë" à 3 ans, polyarthrite à la fin de sa vie); j'y trouve des précisions sur son attitude pendant la guerre et son audition devant le comité d'épuration.

Même sa dépendance à la morphine est citée. Et Yves Montand et Jacques Pills et Théo Sarapo côté amours. "Momone" n'est pas oubliée, Simone Berthaut, qu'elle rencontre dans sa jeunesse et qui sera près d'elle jusqu'au bout, fidèle d'entre les fidèles. Non plus que Louis Lepée ni Raymond Asso qui veilleront sur sa carrière.

"Nous étions heureux de travailler tous ensemble et curieux de ce que nous allions découvrir. Nous avons mené ces recherches durant trois jours..." (les élèves)

Bien sûr il n'est pas question de dénier à l'auteur – Rémi David – la place fondamentale qu'il a tenue dans cette entreprise, ni de taire que le récit est très classique, chronologique, sans véritable parti-pris littéraire, en un mot très sage. Ceci, sans doute en lien avec la lignée éditoriale d'une collection à volonté vulgarisatrice.

Un mot encore des admirables dessins noir et blanc de Pauline Sciot. Ils m'évoquent, la couleur en moins, ces figures hagiographiques des Vies de saints de mon enfance.

Sainte Édith de la chanson.

Marc Frétoy ♦



Édith Piaf, un hymne à l'amour, Rémi David-Pauline Sciot, éd. À dos d'âne, 2018.

PELLEJERO-LAPIÈRE

« LE TOUR DE VALSE »

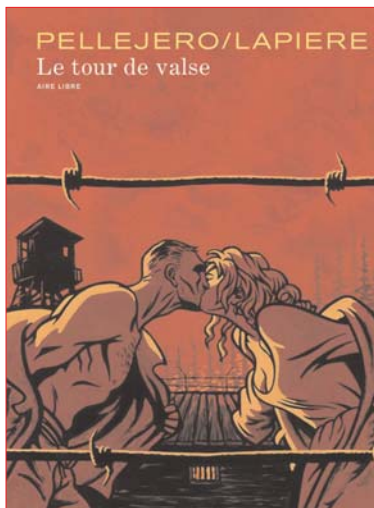
L'autre jour, je m'installai – ailleurs – seul dans une chambre pleine de souvenirs et découvertis avec plaisir une BD qui traînait.

Elle m'attendait. J'avais un petit carnet de notes. Tout était prêt, ce fut la lecture cadeau de ce petit périple de dix jours. Je n'avais pas cerné le titre.

Comme je n'en peux plus de cette violence sociétale, je suis dans la phase où j'ai envie de comédie, de sourire, de positif...

"Et je n'ai jamais eu comme principe de laisser les autres décider pour moi." On va avoir affaire à une forte femme!

L'action se déroule en 1953 dans l'URSS stalinienne. On accompagne le destin d'une famille ordinaire dans son environnement politique et géographique. Un univers rude, violent. Et, malgré ce décor glauque, une magnifique et poignante histoire d'amour, illustrée équivoquement en première de couv'.



“La Sibérie est carnivore”

La première page est divisée en quatre bandes horizontales:

- . le début d'une lettre aux enfants...
- . un train...
- . une voie ferrée, la forêt, une charrette qui traverse...
- . des cris d'alarme, l'appréhension du drame...

Le roman est en couleur mais avec un trait gras et sensible, comme je le recherche pour le noir et blanc. Les couleurs sont réussies.

Le dessin reste, à l'image des personnages, extrêmement simple. Le trait est si expressif qu'il permet parfois au scénariste de s'affranchir de bulles, laissant s'exprimer l'image seule, plus forte que les mots. Un chef-d'œuvre de sensibilité à découvrir de toute urgence.
Arnaud d'Ussel

On fait la connaissance de Kalia, fille de la révolution, née en 1917. Au bout de dix pages, se révèle une douce histoire d'amour, de vie simple et de joie fraternelle. Puis s'ensuivent, *“quatre années pour savoir si Vitor avait réchappé de l'enfer”*. Enfin, les retrouvailles et *“un an durant lequel nous nous sommes trop regardés dans les yeux pour voir ce qui se passait partout ailleurs”*.

Le dessin exprime très bien l'émotion. L'histoire est narrée façon flash-back. Trop souvent, le présent se noie avec la bouteille de vodka qui permet la fuite et le déni:

“Tais-toi. Faut pas parler de ça.”

“J'étais, pour ma part devenue la femme d'un ennemi du peuple, la femme d'un Zek.”

Vitor est condamné à dix ans. Il écrit à Kalia que c'est trop insupportable et lui demande de ne plus écrire... parce qu'à chacune des lettres reçues l'ignominie de la situation le rend fou! Kalia se retrouve alors plongée dans le silence et le vide de l'attente. *“Et comme il fallait tromper le vide, est né ce que nous avons appelé simplement “le livre de papa”.”*

Enfin, Staline meurt et des milliers de Zeks sont libérés. N'ayant pas de réponse des autorités administratives Kalia décide de partir à la recherche de son homme pour le ramener à la maison...

On est à la moitié du roman et c'est à ce moment que j'ai commencé à cerner le titre.

“Alors quoi les gars? On n'a que deux heures... Faudrait voir à se décider...”

Le dessin est sobre mais très expressif; il relate l'inhumanité de ce compresseur soviétique mais aussi la ruse pour la solidarité.

Les couleurs ne sont pas criardes, les intérieurs sont réchauffés par la lueur des bougies. Les tons rouges sont réservés à la violence de la guerre ou des gardes-chiourmes des camps.

Les rares paysages sont d'un bucolisme parfois austère, mais néanmoins agréable à mon œil.

Voici une histoire complète! Pas besoin d'attendre la suite, pas besoin de lire autre chose avant de comprendre... Le dessin diffuse une ambiance chargée d'émotions telle qu'on a l'impression d'y être.

Rodolphe, internaute

Michel Deshayes ♦

Le tour de valse, Rubén Pellejero & Denis Lapière, Aire Libre, 2004.

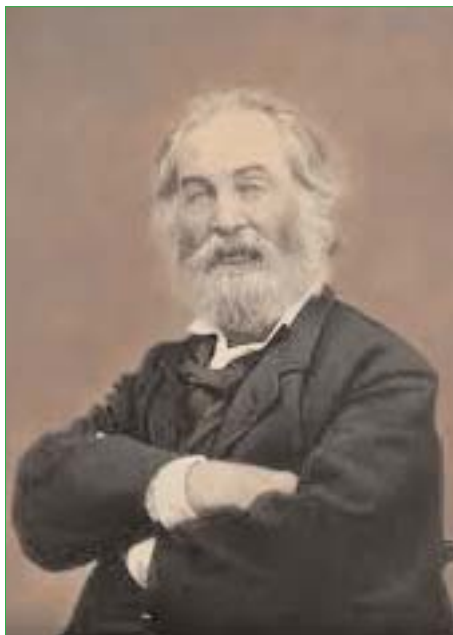


Rubén Pellejero



Denis Lapière

W.W.



Qui est-ce? Pas W.C. (Fields), ni Wonder Woman! Mais alors, qui? Eh ben, un grand gars, longue barbe, visage buriné, yeux perçants, feutre mou à large bord, et cetera.

Bof, pas terrible comme intro!

Bon, vous allez me dire que je vais encore vous parler d'un poète d'il y a plus d'un siècle et pas d'un poète contemporain (c'est vrai que je le fais rarement, peut-être parce que je ne sais rien de la poésie actuelle. Moi, ce qui m'intéresse, c'est des mecs, des vrais, des humanistes, des écrivains qui ont révolutionné l'écriture, et pour cela [comme pour la philo], il faut parfois remonter très loin).

C'est aussi pour ça que la fois dernière, je vous ai parlé de l'Arthur, sujet ô combien passionnant. Bref, passons!

(Il ne connaît rien de la poésie récente, rien de la littérature française et il va sûrement encore nous faire chier avec un Américain.)

Ben oui, braves gens, c'est comme ça, autant je hais l'Amérique, autant j'adore la plupart de ses écrivains (rapport de cause à effet?).

(Alors, t'accouchez?)

OK. Bon, donc un poète américain, mais pas n'importe lequel, celui qui a (avec Emily Dickinson) influencé la poésie américaine du XX^{ème} siècle et même au-delà (on y reviendra).

Cet homme (vous vous en doutez peut-être), c'est Walt Whitman, décédé en 1892.

À noter qu'il fut traduit par Jules Laforgue, signe qu'il intéressait déjà les poètes français.

Humaniste? Oui, en particulier sa position en faveur de l'abolition de l'esclavage qui lui valut quelques désagréments. Sa réaction au moment de l'assassinat d'Abraham Lincoln, marqua également les esprits:

"O Mon Capitaine!

... Debout! mon capitaine, entends les cloches,
Lève-toi, c'est pour toi que claquent ces flammes,
Pour toi que trillent ces clairons,
Pour toi ces bouquets, ces tresses, ces couronnes
Et ce rivage noir de monde
Qui t'acclame, cette fluctuante masse de visages anxieux
Écoute-les, petit père, écoute-moi,
Je passe mon bras sous ta nuque!
Non, c'est un rêve, tu n'es pas mort,
Tu n'es ni raide ni froid sur ce pont!..."

Ce qui le rapproche des auteurs américains actuels, c'est qu'il s'attachait à parler de l'Amérique ordinaire.

Mais, c'est surtout par son style (à l'opposé de celui d'Emily Dickinson) qu'il chamboula la poésie: des vers libres et longs, le recours à la répétition qui donne de la force au poème.

On retrouve ce style dans *Canto General* de Pablo Neruda, lequel était un de ses admirateurs:

"... Laisse-moi oublier aujourd'hui ce bonheur plus ample que la mer.

Car l'homme est plus vaste que la mer avec ses îles,
Et il faut tomber en lui comme en un puits pour rejaillir du fond
Avec un bouquet d'eau secrète et de vérités englouties..."

Son recueil le plus marquant s'intitule *Feuilles d'herbe*, qu'il auto-publia en 1855, pour ensuite le modifier et l'enrichir jusqu'en 1891, à l'aube de sa mort.

J'aimerais, pour clore cette rubrique, terminer par ses mots qui sont une invite à croquer la vie à pleines dents:

"Cueille dès maintenant les fleurs de la vie car la mort est si pressée que le frêle bouton qui s'ouvre aujourd'hui aura bientôt trépassé."

Merci !

Extraits de *Feuilles d'herbes*

O Moi ! O la vie !

O moi ! O la vie ! Les questions sur ces sujets qui me hantent,
Les cortèges sans fin d'incroyants, les villes peuplées de sots,
Moi-même qui constamment me fais des reproches, (car qui est plus sot que moi et qui plus incroyant ?)

Les yeux qui vainement réclament la lumière, les buts méprisables, la lutte sans cesse recommencée,

Les pitoyables résultats de tout cela, les foules harassées et sordides que je vois autour de moi,

Les années vides et inutiles de la vie des autres, des autres à qui je suis indissolublement lié,

La question, O moi ! Si triste et qui me hante – qu'y a-t-il de bon dans tout cela, O moi, O la vie ?

Réponse :

Que tu es ici – que la vie existe et l'identité,

Que le puissant spectacle se poursuit et que tu peux y apporter tes vers.

Votre route, ce n'est pas à moi, mais à vous, à personne d'autre que vous de la parcourir,

À vous et à vous seul, d'y voyager !

C'est tout près, à votre portée,

Peut-être même étiez-vous dessus depuis votre naissance à votre insu,

Peut-être vous attend-elle partout sur l'eau ou sur la terre.

Et puis tu n'arrêtes pas de me poser des questions et je ne suis pas sourd,

Mais ma réponse est que je n'ai pas de réponse, qu'il faut que tu la trouves pour toi-même.

On a mis un corps d'homme aux enchères

(La scène se passe avant la guerre, c'est ma coutume d'assister à la vente des esclaves),

J'aide le vendeur, il est nul, il ne connaît pas son boulot.

S'il vous plaît, messieurs, contemplez-moi un peu cette merveille, est-ce que la plus élevée des enchères du plus fortuné des acquéreurs sera suffisante : non !

Pour ce corps, le globe est demeuré en gestation pendant des quintillions d'années sans vie animale ni végétale, pour ce corps ont tourné les roues régulières et lourdes des cycles planétaires.

Dans ce corps, un cerveau, une boîte à surprises, dans ce corps, au bas de ce corps, une fabrique de héros.

Ces bras, ces jambes, rouges, noirs ou blancs, observez bien, n'ont-ils pas finesse musculaire et nerveuse, si vous y tenez, nous irons jusqu'à les disséquer pour que vous voyiez bien.

Exquise acuité des sens, flamme de vie dans les yeux, culot et détermination, carapace des muscles pectoraux, souplesse de l'axe du cou, des vertèbres, fermeté de la chair, bonne solidité des bras, des jambes, sans compter les merveilles cachées sous la peau !

Là où coule le sang, ce bon vieux sang unique, ce brave liquide rouge, universel !

Là où se dilate, là où gicle un cœur, où battent passions, désirs, projets, ambitions (Parce que vous croyez qu'incapables de s'exprimer dans les salons ou les salles de conférences ils n'existeraient pas ?)

Il n'y a pas qu'un homme devant vos yeux, mais un père d'hommes qui seront pères à leur tour, qui seront la souche d'États peuplés, de républiques florissantes, la source d'innombrables vies immortelles aux innombrables incarnations des plaisirs.

Qui peut dire quelle sera la descendance de sa descendance dans les siècles futurs ? (Et si l'on remontait le cours des siècles passés pour vous-mêmes, qui sait qui l'on trouverait au commencement ?)

Poètes à venir ! Orateurs, chanteurs, musiciens à venir !

Ce n'est pas aujourd'hui à me justifier et répondre qui je suis, Mais vous, une nouvelle génération, pure, puissante, continentale, plus grande qu'on ait jamais vu,

Levez-vous ! Car vous devez me justifier.

Moi, je n'écris qu'un ou deux mots indicatifs pour l'avenir ;

Moi, j'avance un instant et seulement pour tourner et courir arrière dans les ténèbres.

Je suis un homme qui flânant le long, sans bien s'arrêter, tourne par hasard un regard vers vous et puis se détourne.

Vous laissant le soin de l'examiner et de le définir,

En attendant de vous le principal.

Mario Lucas ◆

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

AUJOURD'HUI : LES BEGPACKERS*



D'une façon générale, le touriste est un salopard sans gêne qui saligote tout. Mais il y a pire : ce mauvais plaisant se place toujours dans mon champ visuel et ce faisant, il esquinte méchamment l'authenticité des lieux dont j'ai pu penser un instant que j'étais le seul à les découvrir (tentez l'expérience au pied du Taj Mahal ou même de la

Tour Eiffel, vous allez voir... c'est frappant!).

Un bref éclair de lucidité me souffle toutefois à l'oreille que ce n'est pas joli-joli de se comporter exactement comme ceux sur lesquels on a plaisir à vomir! Mais au début merde, j'étais le seul type à découvrir pour la première fois le Taj Mahal et ça ne s'appelait pas encore tourisme. Et surtout pas *tourisme de masse*.

Il faut bien le dire ce tourisme de masse n'est pas très valorisable pour la jeunesse hype et branchée. Précisément parce que le sentiment d'authenticité se dilue et disparaît dans les odeurs de barbe-à-papa, dans les camaïeux de sportswear H&M, Louis Vuitton ou Adidas et dans les bousculades des hordes en sandale et boxer-short. C'est ce que la belle jeunesse de nos contrées fleuries a bien compris et les formules du voyage, de la découverte ou du tourisme moderne doivent évoluer sans cesse pour coller au rêve contemporain. Dans un passé récent, le trekking en altitude a permis de saloper les montagnes à des hauteurs jusque-là demeurées hors d'atteinte. *Le tourisme-réalité* – celui qui consiste à visiter les favelas de Rio de Janeiro, les camps de réfugiés de Gaza ou d'Alep, les bordels de Bangkok ou les *slums* de Bombay – est en perte de vitesse depuis que les pays occidentaux ont décidé de ne plus secourir avec trop de vigueur leurs ressortissants qui s'y égareraient. *Le tourisme noir* ou thanatourisme, qui consistait à visiter des lieux ou des pays associés à la mort et à d'intenses souffrances humaines (lieux de massacre au Rwanda ou en Bosnie, zones dévastées post-tsunami, camps de rétention, prisons et lieux d'exécutions, etc.) est

devenu hors de prix. Et puis quoi, merde! Tout le monde y allait et il y a même eu des reportages sur Arte!

Alors on inventa le *begpacking*!

Vous allez me dire, c'est quoi, ton *begpacking*? Encore un truc amerloque? Vrai, mais pas que...

Le *begpacking*, c'est simple et authentique en diable : le jeune se munit de sandales, d'un sac à dos, se rend dans un pays à bas niveau de revenus et il fait la manche pour se nourrir et circuler sur place. Donc pas en Suisse, pas en Norvège ni au Lichtenstein... Plutôt dans les pays pauvres. Les gens y sont tellement plus généreux!

Du coup, ça me reconfle le moral d'avoir trouvé une nouvelle cible à ma détestation des touristes de base, ceux qui jusque-là se contentaient de me gâcher le paysage. Celle-là va pouvoir trouver à s'exprimer sans que ma fiancée ricane en pointant du doigt mes contradictions.

Car a-t-on rien vu de plus extravagant que ces *begpackers*? Serait-il venu à l'idée de ces pauvres types d'aller faire la queue à la soupe populaire au coin de leur rue? De dormir l'hiver sous des cartons pleins de pisse? De se frotter aux authentiques pauvres qui vivent à leurs pieds, dans leurs villes, sous leurs ponts, dans leurs égouts? Et leur demander cent balles pour pouvoir s'acheter l'entrecôte? Peu probable, parce qu'ils se seraient fait casser la gueule vite fait par des gens qui auraient décrypté immédiatement les motivations perverses qui animent ces nouveaux touristes. Ceci étant, l'expérience aurait pu valoir son pesant d'authenticité! Mais on n'est jamais trop prudent les p'tits loups, pas vrai?

Dans ces pays lointains, où le riche touriste occidental est vénéré par les autorités et finalement, toléré comme une curiosité par les populations, le *begpacker* peut se comporter sans trop de risque comme le prédateur qu'il est, croyant qu'il a, par sa présence, son charisme, sa mansuétude et son savoir de grand con d'Occidental, noué des liens d'authenticité amitié et qu'il est à deux doigts de toucher le rêve halluciné d'on ne sait quel Nicolas Bouvier de pacotille!

Pauvre con!

Il y a peu, notre mythologie collective valorisait Robin des Bois, un personnage qui volait aux riches pour donner



aux pauvres. Celle à laquelle se réfèrent nos jeunes amis est exactement à l'inverse: on se gorge en détroussant les pauvres!

Je prédis malgré tout que cela ne durera pas très longtemps. Après tout, ces gentils pauvres ont eux aussi les moyens de s'informer et l'ambiguïté que cultivent les beg-packers pour abuser de la bienveillance de ces populations ne tardera pas à se retourner contre eux. On ne peut pas

leur souhaiter que, ce jour-là, ils se fassent découper en lanières mais je pense que personne ne m'en voudra si je dis que des coups de pieds au cul seront les bienvenus!

Michel Lalet ◆

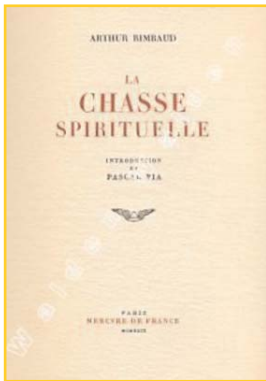
* *Begpacker* est un mot valise fait de *beg* (mendier en anglais) et *backpacker* (roulard).

LA CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ

"LA CHASSE SPIRITUELLE" *

Mai 1949. Qu'est-ce qui agite Saint-Germain-des-prés: le Jazz, la foire existentialiste du café de Flore?

Non, Rimbaud!



Car le 19 mai sont parus dans *Combat* les extraits d'un inédit du poète, *La chasse spirituelle*. L'œuvre d'une vingtaine de pages sera éditée au Mercure de France par le douteux Pascal Pia auquel on doit quelques faux de Baudelaire et d'autres encore. Cela aurait pu sembler suspect mais, pendant deux mois, l'affaire va agiter le monde des lettres. Pensez donc, un

Rimbaud mystique, c'est aussi retentissant que la découverte des manuscrits de la Mer morte! Cela induit une autre lecture de *Une saison en enfer* et renforce la légende entretenue par sa sœur Isabelle de la conversion d'Arthur. C'est aussi donner foi aux copies des prétendus poèmes inédits effectuées par Verlaine.

Si le texte apocryphe est vraisemblable selon la critique, la supercherie n'échappe pas à André Breton qui, sans tarder, expose son analyse du texte sous le titre de *Flagrant délit*. Les faussaires ne tardent pas à se dévoiler, il s'agit de Nicolas Bataille et d'Alkasia Viala, deux comédiens qui affirment avoir voulu se moquer de la critique qui, deux ans plus tôt, avait étrillé leur adaptation sur scène de la *Saison*.

Bataille écrira quelques années plus tard comment commettre du faux Rimbaud. Rien de plus facile que de pasticher un auteur, il suffit de reprendre ses tournures, ses verbes et ses adjectifs de reproduire ses redondances. Il échappera toujours, lorsqu'on s'en prend à un auteur aussi hermétique que celui-ci, le filigrane de la phase ou du vers, aussi bien que la multiplicité simultanée des significations. Comme pour la peinture ou la monnaie, la copie est facile mais la falsification est exigeante et on finit toujours par déceler la faille. Aussi, malgré quelques tentatives récentes de semer le trouble sur la validité de *La Chasse spirituelle*, la question semble définitivement tranchée aujourd'hui.

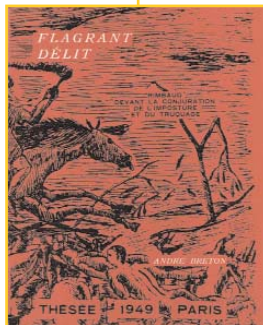
Si Rimbaud avait continué à écrire après *Une saison en enfer*, son influence sur la posture du littérateur aurait-elle été la même?

Ne sachant expliquer ces paroles païennes, je voudrais me taire... Je ne sais plus parler.

Aucun des sophismes de la folie, la folie qu'on enferme n'a été publié par moi... Cela s'est passé.

Ce bégaiement muet marque le renoncement de celui qui sait que l'encre ne remplace pas le sang de la vie. De par son sabotage, le poète nous dit que la littérature n'est qu'un moyen comme un autre et jamais une fin en soi. Il fait redescendre le littérateur du piédestal où le siècle l'avait hissé et ceux qui veulent faire de Rimbaud un prophète ou un nou-

veau Saint-Jean-de-la-Croix auront toujours tort. La littérature est frivole et, s'il faut admirer Rimbaud, ce n'est pas seulement en sa qualité de poète, même pas en tant qu'homme avec ses faiblesses et ses doutes, mais parce qu'il est une âme par laquelle chacun peut pénétrer dans l'enfer comme dans son propre drame.



LA POLITIQUE, UN SPORT PAS SI PARTICULIER...

“Ni victoire, ni déroute, ni défaite, mais un bon score. Ça n'est pas une défaite, vous ne me le ferez pas dire. Ça n'est pas une majorité de Français qui a voté pour le Rassemblement national, c'est 24%. Cela fait deux ans que l'élection présidentielle a eu lieu, au bout de deux ans nous avons fait la preuve que nous n'étions pas un accident de l'histoire, que c'est l'un des partis de la jeunesse française, et donc un parti d'avenir.” (Nathalie Loiseau, liste Renaissance, 26 mai)

Ni victoire, ni défaite ? En sport ça s'appelle un match nul. D'ailleurs, quand les Anglais auront quitté l'Europe, Renaissance aura bien 23 élus, comme le Rassemblement National. Égalité donc.

Euh... Ce n'est pas l'avis de Jordan Bardella, dont la liste Rassemblement National est arrivée en tête : *“Ce vote est une sanction claire, ainsi qu'une leçon d'humilité au Président de la République qui a choisi d'engager toute son autorité dans la campagne. Il a transformé ce scrutin en plébiscite et il a réussi : ce soir c'est lui et sa politique qui sont rejetés”*. OK ils gagnent mais ils n'ont pas plus d'élus. Ce serait un peu comme un nul après prolongation, même si la victoire est incontestable. Disons victoire d'étape mais égalité au classement général.

Autre vainqueur : la liste Europe Écologie Les Verts, 13 élus. *“Nous sommes aujourd'hui la 3^{ème} force politique... C'est bien une vague verte européenne dont nous sommes les acteurs ce soir.”* (Yannick Jadot) Je pense que les mots doivent leur enthousiasme au fait qu'un tel résultat n'était pas attendu. Un peu comme si Raymond Domenech avait prédit la victoire du Barça à Liverpool... Ils ne sont pas en finale mais on leur reconnaît le plus beau jeu. C'est Galtier et le LOSC.

Une 4^{ème} liste se trouve de bonnes raisons de se féliciter des résultats : Place Publique, avec Raphaël Glucksman, 6 élus. *“Ce que nous avons fait, c'est lancer la grande aventure politique des années qui*

viennent.” On retrouve là le discours du coach qui fait tout pour maintenir son équipe mobilisée après une défaite de plus. Façon Jean-Louis Gasset.

Même discours dans la bouche du coach Wauquiez (7 élus) qui, en plus, au vu de ses déclarations préalables, le met en situation propice à l'éjection. Un peu comme Thierry Henry à Monaco mais ici on voit mal l'ancien coach revenir – même si lui, après tout, s'y verrait sans doute bien. Jordim-Sarkozy, même combat.

Plus originale est la prise de parole d'après-match de Mélenchon. *“Notre résultat est très décevant.”* Et la voix off dit : *“Nous méritons bien mieux.”* *“Il se confirme que notre pays prend une pente que nous continuerons à combattre.”* En off : *“Nous sommes seuls à pouvoir combattre ces inclinations.”* Et la voix off se mêle à la voix du tribun : *“C'est de fait la victoire de l'extrême-droite.”* Ce n'est plus Mélenchon et son hologramme, c'est Mélenchon en plein exercice de ventriloquie. Très réussi !

Il n'y a rien de plus facile que la parole publique. Tout bachelier de série littéraire, même sans mention, en est capable. Un peu d'expérience peut le rendre très habile à l'exercice. C'est pour cela que je préfère l'écriture à la parole. Bien sûr on y retrouve toutes les façons d'être, tous les comportements mais l'œil un peu aiguisé les décèle sans peine. On n'a guère de mal à déceler le dandysme d'un Beigbeder face à la sincérité d'un Philippe Claudel. Le premier drague le lecteur, le second le tient à distance avec pudeur. Le premier flambe, le second se consume. Le premier joue les ténors façon Roberto Alagna quand il chante *“Les aveux”* avec Michel Delpech : il gueule, il fait montre de sa puissance vocale mais de sincérité nulle part ; le second se fond dans la chanson avec modestie, façon François Morel.

L'art oratoire des Européennes nous a montré tout ça, et surtout que c'est un art éculé. Tout y est prévisible. Vous allez me dire : comme dans le football alors ? Eh bien oui. Même le niveau intellectuel n'est pas si différent...

Yves Potoski ♦